

GURDJIEFF

Les groupes Gurdjieff de la quatrième voie

Mis en ligne le 12 mai 2004

The Group

Par Dashka Slater

East bay Express. P.O. Box 3198. Berkeley, Californie 94703
20 Fevrier 1998. Volume 20, No 20

Où l'on découvre qu'un groupe de psychologues américains, dont Kathy Speeth, Luc Brebion et Ken Christian, adeptes de Gurdjieff et de Naranjo, font "travailler sur soi" leurs patients avant de les envoyer sous la coupe d'un gourou sans diplôme, David Rosenmann Taub.

*Résumé et traduction par le groupe René
Adjonction de sous-titres et de caractères gras pour faciliter la lecture.*

Le Groupe

Lorsque plus d'une douzaine de psychologues et conseillers de Berkeley envoient leurs clients sur un homme dépourvu de qualifications professionnelles, un voyant qui lit dans les mains, repoussent-ils seulement les limites de la thérapie conventionnelle, ou sont-ils membres d'une secte?

Ken Christian et sa patiente Claudia Parker

Un après-midi de novembre une petite femme aux cheveux blancs se nommant Claudia Parker, se trouvait devant le Sunset Review Committee du Sénat de l'Etat. En remplissant son carton d'intervenante, Parker s'était qualifiée de " survivante/ victime d'un psychologue", et en l'appelant à se présenter, le président du Comité, le Sénateur Leroy Greene, remarqua avec lassitude: "Je m'imagine que nous allons entendre quelques informations anecdotiques".

Le comité du Sénat venait de clore une discussion assez routinière sur les procédures d'habilitation de psychologues en Californie, sujet que l'information anecdotique de Parker ne concernait qu'à peine. "Je suis très mécontente de la Commission de Psychologie", commença-t-elle, puis elle partit dans un récit incohérent mais stupéfiant à propos de son ex-psychologue, qui était, dit-elle, membre d'une secte dirigée par un voyant de Berkeley qui lisait dans les mains. Parker avait la bouche tellement sèche qu'on entendait un clic chaque fois que sa

langue touchait son palais, et elle semblait craindre ne pas disposer d'assez de temps pour arriver à la partie la plus savoureuse de son discours. Elle énuméra une série d'instructions bizarres qui lui avaient été données par le voyant, évoqua l'éventualité de contacts sexuels entre le voyant et des enfants, et prétendit connaître au moins cinq psychologues qui étaient encore soumis au voyant.

« Ce que vous êtes en train de dire », l'interrompit le Sénateur Green au moment où elle s'arrêtait pour respirer, « est qu'il existe quelques tordus dans ce bas monde, ce qui n'est pas franchement nouveau ». Il appuya sa tête dans une main et passa l'autre main sur sa tête chauve parsemée de taches de vieillesse. « Nous n'avons aucun moyen d'imposer par la loi l'honnêteté ou l'honneur ou ce que vous voulez. Nous n'avons aucun moyen de légiférer sur l'absence de péché, sur le scandale ou le comportement scandaleux. Alors, que voudriez-vous que nous fassions? »

"J'aimerais vous faire appliquer les règles de commerce et les codes professionnels qui existent dans cet Etat" dit Parker. "Je n'ai personne de plus élevé vers qui je puisse me tourner. La presse mise à part ».

La première fois que j'ai rencontré Claudia Parker elle était assise à une table du café Montclair, au milieu d'un tas d'articles, de lettres et de documents de justice. C'était une femme un peu trapue avec des yeux bleus au regard vif, des lunettes rondes et une bouche en bouton de rose, et sa voix, enfantine et haut placée, m'avait laissé supposer qu'elle avait quelques dizaines d'années de moins que son âge. Lorsque je me suis assise à sa table, elle m'a fait un sourire surpris et nerveux, comme si elle était à la fois soulagée et déçue que je sois venue.

Parker travaille avec des lycéens, et il y a neuf ans, un psychologue nommé Ken Christian l'a invitée à assister à un atelier sur « **l'ennéagramme** », un système sur les types de personnalités qui aurait été découvert par un mystique russe, G. I. Gurdjieff. Parker connaissait Christian de par sa profession. Elle lui avait parfois envoyé des parents de ses élèves en consultation, et ce qu'elle savait de l'ennéagramme l'avait rendu suffisamment curieuse pour vouloir en savoir plus. Pendant l'atelier, Parker s'est retrouvée en train de pleurer de manière incontrôlable, et à la fin de la journée Christian lui proposa de venir le voir en consultation.

Lors de sa thérapie, Parker raconta à Christian un épisode qui avait eu lieu lorsqu'elle avait trois ans. Ses parents l'avaient abandonnée pendant six mois, et elle désirait maintenant se souvenir de leurs visages à cet époque, savoir de quoi ils avaient l'air au moment où ils la quittaient. Christian lui suggéra de se laisser hypnotiser. Mais à la place des visages de ses parents, ce que Parker vit sous hypnose était des représentations graphiques d'elle-même en train de se faire abuser sexuellement. « Est-ce que c'était la réalité »? dit-elle à Christian lorsqu'elle émergea de sa transe, « êtes-vous sûr que ce n'est pas quelque chose que j'ai inventé ? »

Parker savait que ses deux sœurs plus âgées avaient le souvenir d'avoir été victime

d'abus, mais elle-même pensait y avoir échappé. La thérapie allait désormais porter sur ces souvenirs d'abus sexuel, elle-même se débattant avec ses doutes, et Christian l'assurant encore et encore que ses souvenirs étaient véridiques.

Parker avait une amie qui consultait Christian également, et celle-ci lui raconta un jour que Christian l'avait envoyé chez un voyant capable de lire son énergie dans ses mains, et qui lui disait sur quoi elle devait travailler dans sa thérapie. Cette expérience avait changé sa vie, disait-elle. Intriguée, Parker en parla à Christian dès la séance suivante. Dans son journal de séance, Christian nota que Parker semblait « boudeuse » et « fâchée » qu'il ne l'aie pas envoyée chez le voyant, elle aussi. Christian était fâché également, car l'amie de Parker aurait dû garder le secret sur sa visite. Il répondit à Parker qu'elle n'était pas encore mure pour voir le voyant. Celle-ci lui en reparla quelques mois plus tard, mais de nouveau Christian lui signifia que le moment n'était pas propice.

Christian envoie sa patiente chez David Rosenmann Taub

Puis, en janvier 1991, Christian fit savoir à Parker qu'elle était prête. Le nom du voyant était David Rosenmann-Taub, et il vivait à Berkeley. Avant de le rencontrer, elle devait purifier son corps en jeûnant et en s'abstenant de toute activité sexuelle, et elle ne devait porter aucun objet métallique sur elle. Ensuite elle devait lui apporter 285\$ en liquide et le voyant lui dirait si oui ou non elle avait été victime d'un abus sexuel. Elle ne devait en aucun cas prévenir qui que ce soit de l'endroit où elle se rendait.

Rosenmann-Taub s'avéra être un chilien d'une petite soixantaine d'années. Il l'empoigna par les épaules, la fit tourner trois fois sur elle-même, puis la fit asseoir sur une chaise. Par l'intermédiaire d'un interprète il lui ordonna de poser ses mains sur les cuisses, les paumes vers le haut. Il l'avertit qu'il fallait garder les mains totalement immobiles, sans quoi les informations qu'elles contenaient allait être perdues.

« J'ai jeté un œil à travers la pièce » se rappelle Parker, « j'ai vu mon sac à main qui était posé à côté de la porte, à cause du métal qu'il contenait, et j'ai pensé, « Il faut que je sorte d'ici, c'est de la folie ». Puis j'ai pensé « Non, je ne peux pas faire ça. Ken sera tellement en colère si je quitte son gourou. Je vais juste me tenir tranquille »

« Parlez-moi de vous-même », dit Rosenmann-Taub : « Eh bien », dit Parker, « j'ai subi un abus sexuel - ». Mais Rosenmann-Taub l'interrompt. L'abus dont elle s'était souvenue sous hypnose n'avait jamais eu lieu, dit-il. « Vous l'avez inventé » dit-il, « vous vous l'êtes raconté. Un peu de perversité intérieure... Vous étiez très aimée. Vous n'avez pas été abusée... C'est un moyen que vous avez trouvé pour vous déresponsabiliser et vous permettre d'être plus paresseuse. »

« Et en ce qui concerne mes sœurs ? » demanda Parker.

« Des petites filles qui inventent des histoires », affirma Rosenmann-Taub.

Pendant le reste de la séance, Rosenmann-Taub lui donna une foule de consignes.

Elle devait écouter de la musique qui ne comportait qu'un instrument, laisser pousser ses cheveux, se limiter à deux activités par jour, se baigner seulement de nuit et prendre soin de ne jamais prendre froid. Elle devait enfin prendre la cassette qui avait été enregistrée durant la séance, en faire une transcription, cacher la cassette dans un endroit secret et apporter la transcription à Christian.

A partir de ce moment, dit Parker, la thérapie changea. Alors que depuis quinze mois Christian l'avait encouragée à travailler sur elle-même au travers des souvenirs de l'abus sexuel et de ses conséquences, il insistait maintenant sur le fait que l'abus n'avait pas eu lieu. Le plus important pour Parker était de bien suivre les instructions de Rosenmann-Taub, dit-il, – si elle le faisait, elle allait avoir « une vie merveilleuse ». La plus grande partie des séances de thérapie étaient désormais consacrées à écouter la cassette ou discuter sur la transcription, mais Parker demeurait sceptique, et dit une fois qu'elle trouvait « stupide » la consigne de Rosenmann-Taub de ne pas prendre froid. La réponse de Christian était, se souvient-elle, « Prendre froid signifie mourir ».

« J'ai subi cela encore trois mois, en pensant que j'étais folle », dit Parker en réarrangeant nerveusement ses documents : la transcription de la cassette, le journal de séances de Christian, un article érudit qui a été écrit sur son expérience. « Et mon mari ne savait rien de tout cela. Je ne pouvais rien lui dire. Deux ou trois fois Christian me posa la question : « Est-ce que vous lui en avez parlé ? Votre cassette est-elle cachée dans un endroit sûr ? » Puis un jour j'ai regardé Christian et je lui ai dit : « Comment pouvons-nous travailler ensemble alors que vous croyez en David et moi pas ? » Et je n'oublierai jamais sa réponse : Je n'ai pas besoin de vous dans ma clientèle. Les gens viennent me voir parce qu'il cherche un sens plus profond à leur vie.

Enfin Parker réussit à s'armer d'assez de courage pour raconter à quelqu'un ce qui se passait. Elle se confia d'abord à un prêtre bouddhiste qu'elle avait rencontré lors d'un atelier, avant de trouver le courage d'en parler à son mari. Les deux l'encourageaient à mettre un terme à sa thérapie, ce qu'elle fit en avril 1991. Mais elle était incapable de se libérer de cette expérience. D'une part elle était terrifiée de devoir payer les conséquences d'avoir parlé, on l'avait prévenue que quelque chose de terrible risquait de se produire si elle ne gardait pas le secret sur sa rencontre avec Rosemann-Traub. Elle gardait l'alarme anti-vol branchée la nuit, et refusait de sortir sans être accompagnée par son mari. Comme elle se méfiait des thérapeutes mais qu'elle avait besoin de parler de ce qui s'était passé, elle consulta deux thérapeutes simultanément, de manière à ce qu'il se surveillent mutuellement. « J'étais au fond du puits », dit-elle.

Le Comité d'Ethique et la Commission Médicale

Mais après de longs mois de thérapie Parker s'est sentie un peu mieux, et à partir de ce moment-là elle commença à envisager de signaler ce qui lui était arrivé. Elle s'est d'abord tournée vers le comité d'éthique du California Psychological Association, et attendit ensuite deux ans avant d'apprendre que le comité avait jugé le Dr. Christian coupable d'avoir violé la loi sur l'éthique, et qu'il avait pris « les mesures appropriées ». Le comité refusait de divulguer quelles étaient ces mesures,

toujours est-il qu'elles ne semblaient guère affecter Christian dans l'exercice de son métier. Un mois après que le CPA avait informé Parker de sa décision, le Costra Sun, un journal édité par le Contra Costa Times, publiait un article sur le « Maximum Potential Project » de Christian, un programme de conseil familial élaboré pour des parents prospères dont les enfants ne travaillent pas aussi bien à l'école qu'ils auraient pu. L'image de Christian, assis dans un fauteuil surdimensionné, souriant avec confiance, fit bouillir Parker.

En 1994, Parker soumit son récit à la Commission Médicale de l'état, qui le transmit ensuite à la Commission de Psychologie en même temps qu'une plainte déposée par un autre client de Christian, qui avait lui aussi été envoyé chez Rosenmann-Taub. Au mois août de l'année dernière, trois ans après que Parker eût fait enregistrer sa première plainte, la commission arriva à un arrangement avec Ken Christian. Selon cet arrangement, Christian pouvait conserver sa licence pour pratiquer la psychologie à condition de repasser, et réussir, la partie orale de son examen de licence, de suivre des cours d'éthique et de ne plus commettre de faux pas dans l'avenir. Le problème avait été pris en charge, comme le dit le Sénateur Green à Parker au mois de novembre.

Autre chose pour vous servir, m'dame ?

Il allait s'avérer que oui, il y avait autre chose. L'action de la commission de psychologie contre Christian était conjointe avec l'action contre deux autres psychologues, Luc Brebion et Kathleen Speeth, qui eux aussi avaient envoyé leurs patients à David Rosenmann-Taub. Tout en tout, la commission avait reçu sept plaintes, dont certaines remontaient à la fin des années 80. Alors que la thérapie de Parker avait été d'assez courte durée et que son expérience avec Rosenmann-Taub s'était limitée à une seule visite, l'expérience de certains avait duré une décennie et avait permis à Rosenmann-Taub de prendre le contrôle de presque tous les aspects de leur vie. Tout en tout, l'enquête de la commission brossa le tableau d'un groupe de psychologues dont les pratiques thérapeutiques étaient dominées par les déclarations de Rosemann-Taub, un homme qu'ils décrivaient en public comme étant poète, musicien et peintre, mais qu'ils considéraient en privé comme quelque chose de bien plus puissant que cela.

Kathy Speeth, Luc Brebion, et leurs patientes Mary et Diane

Peu après avoir rencontré Parker, j'ai pu rencontrer deux femmes, que j'appellerai Mary et Diane, dans un café de Solano Avenue à Berkeley. Elles avaient choisi ce café là parce qu'elles considéraient comme peu probable d'y tomber sur quelqu'un qu'elles connaissaient, mais elles étaient malgré tout suffisamment inquiètes pour choisir une table dans la salle du fond, et gardaient le silence chaque fois que le serveur venait nous refaire le plein de thé glacé. Leur prudence et leur souhait de ne pas être citées nommément dans mon article étaient dus d'une part à la crainte que des adeptes de Rosemann-Taub pourraient se venger contre qui briserait le silence, et d'autre part à leur désir de ne pas faire connaître cette partie particulière de leur passé par des amis et collègues plus récents. « Certains ont peur d'être victimes de violences ; je n'ai pas peur de ça, » dit Diane. « Ça me mettrait franchement en rogne, mais ça ne m'arrêterait pas. C'est juste que je ne souhaite pas la notoriété ».

Diane est une grande femme exubérante avec un rire guttural et un enthousiasme téméraire susceptible, admet-elle, de la mettre dans des mauvais draps. Mary est petite et calme, avec un sourire tendu et prudent qui donne, à tort, l'impression d'une ferme volonté sous jacente. Mais malgré le contraste d'apparence, les deux femmes ont un trait caractéristique commun. Aussi loin qu'elles se souviennent, elles aspiraient à une connaissance supérieure, le genre de connaissance qui unit l'âme avec le mystère et l'infini. « Ma vie entière est une quête », me dit une fois Diane. « Je suis en recherche », dit Mary, « et je le serai sans doute toujours. »

Mary venait d'une famille de chrétiens fondamentalistes, mais elle avait quitté l'église après son divorce et s'était mise à explorer d'autres pratiques spirituelles, allant du tai chi à la psychologie transpersonnelle. La mère de Diane était selon ses propres termes « fanatiquement religieuse » et avait été convertie au catholicisme alors qu'elle se trouvait dans une institution psychiatrique après une dépression nerveuse. Diane elle-même était entrée au couvent juste après le bac, mais elle en était repartie cinq plus tard pour se jeter dans une série de mouvements politiques, plus sectaires les uns que les autres. « Je dois le confesser : je rentre dans des sectes », me dit-elle en riant d'un de ses rires exubérants.

Si bien que ce n'est pas terriblement surprenant que toutes les deux allaient être attirées vers des thérapeutes qui mélangeaient des techniques spirituelles et psychologiques pour essayer de provoquer un état supérieur de conscience. Il n'y a rien de mal à cela. C'était à Berkeley, dans les années 70, et à l'époque seuls les habitants les plus nonchalants résistaient à la tentation de se connaître plus en profondeur. Partout dans la ville, des gens suivaient toutes sortes de gourous, pandits, shamans, senseïs et psys, chacun promettant de les mener à travers les ténèbres vers le sommet de la montagne sacrée. Un des professeurs en question était une psychologue de Berkeley nommée Kathleen Speeth, qui avait commencé à enseigner les techniques de rappel de soi du mystique russe G.I. Gurdjieff à un petit nombre d'initiés.

Un bref rappel sur Gurdjieff

C'est vers la fin du dix-huitième siècle que Gurdjieff avait quitté son foyer à Alexandropol pour partir en Europe et Asie à la recherche d'hommes remarquables, des hommes capables de lui enseigner les connaissances secrètes qui lui avaient été suggérées dès son plus jeune âge par quelques événements profonds et mystérieux qui avaient eu lieu dans son propre village. Sa conclusion allait être que la majorité des êtres sont des somnambules, qui traversent la vie comme des automates, et qu'il faut des efforts immenses pour atteindre ne serait-ce que quelques instants cette énergie et cette clarté dont est faite la conscience véritable. Cet effort, que les Gurdjieffiens appellent « le Travail » exige une combinaison d'étude rigoureuse, d'observation de soi, de méditation, de discipline physique et de travaux domestiques. « Le Travail » est privé autant que secret ; ceux qui le pratiquent n'essaient pas de faire des adeptes, mais ne se retirent pas du monde non plus. En même temps, le Travail ne peut pas être fait seul, on doit faire partie d'un groupe guidé par un professeur.

Gurdjieff était un homme puissant et mystérieux, qui exerçait sur ses adeptes un contrôle si étroit qu'il pouvait les contraindre à se geler dans n'importe quel position de son choix et rester sans bouger aussi longtemps qu'il le leur commandait. On croyait qu'il avait des pouvoirs métaphysiques, et son adepte Ouspensky, un russe également, disait qu'il lui arrivait de converser avec Gurdjieff par télépathie. En plus d'être sévère et parfois terrifiant, Gurdjieff pouvait aussi être gentil, en particulier avec les enfants. Lorsque Kathleen Speeth était une petite fille, il lui lisait ses propres histoires incompréhensibles en guise de conte pour dormir.

Kathy Speeth, psychologue émérite, gurdjieffienne élève de Naranjo

Speeth est née en 1937 à New York, **de parents immergés dans le Travail depuis treize ans, et ses rencontres avec Gurdjieff lui-même pendant son enfance** « ont contribué à mon intérêt presque obsessionnel pour la littérature de Gurdjieff... et ma recherche d'un professeur de la stature de Gurdjieff », écrivit-elle dans l'introduction de son livre *The Gurdjieff Work* en 1976. Elle poursuivit en remerciant un nombre de professeurs – Claude Naranjo, Baba Muktananda, Gyalwa karmapa, le Rinpoche Thartang Tulku, et un homme nommé David Rosenmann qui, écrivit-elle, « concrétise le modèle dont mon cœur se languit ».

Mary avait commencé à travailler avec Speeth en 1977, après l'avoir rencontrée à une conférence de **psychologie transpersonnelle** où Speeth était présentatrice. Diane commença à travailler avec Luc Brebion, collègue et protégé de Speeth, en 1979 ; il l'avait embauchée pour taper sa thèse de doctorat l'année précédente et elle était suffisamment impressionnée tant par lui que par sa thèse pour le choisir lorsqu'elle eut besoin de faire une thérapie. Les deux rencontraient les psychologues individuellement pour la thérapie, mais participaient aussi à des groupes hebdomadaires qui combinaient la thérapie avec des techniques gurdjieffiennes de **rappel de soi**, avec l'**ennéagramme**, la **lecture d'histoires sufi** et des discussions à leur propos. Diane, qui avait participé aux deux, se souvient du groupe de Brebion comme étant plus discret et axé sur le soutien que celui de Speeth, d'avantage axé sur la confrontation.

« Ça paraît bizarre, mais les gens n'avaient pas le droit de se parler », se remémore un homme que j'appellerai Max, lequel entra dans le groupe à peu près à la même époque, et qui y resta jusqu'en 1994. « Tout à fait au début, Kathy nous dit que les gens étaient incapables de se parler sans s'attaquer mutuellement. Nous devons donc lui écrire des lettres à propos du travail que nous faisons sur nous-mêmes. Elle regardait les lettres au début des réunions puis elle menait le groupe en y entremêlant tous les choses que nous lui avons écrites. Cela rendait les groupes excitants, parce que tu savais que ce dont il était question était directement lié à ce sur quoi tu travaillais, mais tu n'étais pas tout à fait sûr de comment ça fonctionnait. C'était très puissant ».

C'est difficile d'être objectif en ce qui concerne une expérience thérapeutique, et la plupart des personnes que j'ai interrogées à propos des techniques explorées par Speeth et Brebion oscillent entre admiration et fureur. « C'était une bonne expérience », insiste Diane. « C'est ça qui me fiche en rogne. Il faisait un travail

merveilleux, et elle aussi. » Max met au crédit de Speeth d'avoir changé sa vie, lui permettant de se sentir bien avec lui-même pour la première fois ; Diane décrit Brebion comme possédant « une profusion profonde de bonté ». Les deux étaient si inspirés par ce qu'ils apprenaient dans les groupes qu'ils avaient repris les études pour devenir thérapeutes eux-mêmes. Max commençait à prendre d'autres membres du groupe comme clients, pour être leur conseiller sous la supervision de Speeth.

Speeth avait assurément une réputation professionnelle enviable. Dans les années quatre-vingt, elle s'était fait un nom comme expert à la fois de l'ennéagramme et de Gurdjieff, et elle avait l'habitude de laisser échapper les noms de grands psychologues qu'elle comptait parmi ses amis : **Claudio Naranjo**, qui lui avait enseigné l'ennéagramme ; **James Fadiman**, son collègue à l'Institut de psychologie transpersonnelle ; **Daniel Goleman**, avec qui elle avait co-édité un livre appelé *The Essential Psychotherapies*. En 1988, elle était une des 38 membres du mouvement du potentiel humain à être interrogée lors des séries PBS « Permis de penser : Conversations avec les gens à la pointe des connaissances et des découvertes ». Parmi les autres invités de l'émission il y avait Rollo May, Virginia Satir, Joseph Campbell, **Fritjof Capra** et **Ram Dass**.

Ceux qui fréquentaient ces groupes vers la fin des années 70 et au début de la décennie suivante ont surtout retenu à quel point c'était excitant, et qu'ils avaient le sentiment de faire partie de quelque chose de nouveau, d'important et d'élitiste à la fois. Les trente ou quarante participants étaient cultivés et prospères ; une personne qui connaissait bien ces groupes les a décrits comme une sorte de « Bloomsbury set ». Le travail était pénible, mais une partie de l'attractivité résidait dans le fait de **pouvoir prouver qu'on était suffisamment fort pour y faire face**. « Il existe tellement de chemins possibles pour développer son essence », me dit une ancienne cliente de Speeth. « Ceux-là avaient délibérément choisi un chemin appelé la *via negativa*– le travail avec le noir. **Tu réduis l'ego, et dans certains cas tu le décimes ou tu l'explores**. Confiance ou attachement n'étaient même pas évoqués dans le groupe. Il s'agissait de chercher la vérité. »

Un dimanche par mois, les membres des groupes de Speeth et Brebion se réunissaient dans les maisons des psychologues pour jardiner, faire de la menuiserie, des nettoyages et autres travaux domestiques. « Ce serait tellement plus profitable pour vous de laver une fois le sol avec conscience que d'écrire cent livres », avait dit une fois Gurdjieff à une romancière, et les patients de Speeth et Brebion étaient partis pour faire exactement cela. Ils montaient des cloisons, arrachaient des ronces, peignaient des maisons, et ils faisaient toutes ces choses en silence, avec lenteur, tout en essayant de rester conscients d'eux-mêmes et de la tâche plutôt que de laisser leur esprit vagabonder. « J'appellerais cela de la **méditation en mouvement** », me dit Mary, qui était quelque peu sur la défensive sur le sujet. « Oui, nous avons bâti des choses et nous avons fait du jardinage, mais ce n'était pas le résultat matériel qui comptait. » Il reste cependant indéniable que Speeth et Brebion, et par la suite Christian, ont tous vu leurs cadres de vie s'améliorer par ledit travail de méditation.

La commission de psychologie allait par la suite qualifier cette manière d'agir de «

malhonnête, immorale et frauduleuse ».

Quelque part dans les débuts des années 80, les gens ont commencé à entendre Speeth et Brebion parler d'un poète chilien appelé Rosenmann-Taub, qui avait la **réputation de posséder des pouvoirs extraordinaires**. « Ils ont tellement monté la sauce », se souvient Mary, « que nous étions remplis d'un respect infini. Kathy était supposée avoir connu **Carlos Castaneda**, et je me souviens qu'elle disait que David était bien supérieur à Carlos ».

Luc Brebion, élève de Kathy

Diane se souvient que Brebion avait mentionné Rosenmann-Taub devant elle vers 1981. « Il y a cette personne qui lit dans les mains – pas juste les lignes, non, il voit votre vie », lui dit-il. « Je ne le recommande pas, pas du tout, je vous le dis seulement. Faites-le moi savoir si vous désirez le rencontrer ». « La méthode de Luc consistait à laisser entendre quelque chose, pour ensuite en faire tout un mystère » se souvient Diane. « Je ne sais pas comment réagissaient les autres, mais moi, ça m'appâtait ».

Juste à cette époque Diane fit un rêve remarquablement vivant. Elle rêvait qu'elle se trouvait au milieu d'une foule, et qu'elle était remplie d'une joie intense. « Tu es l'une des nôtres », dirent les gens, et ils lui entourèrent le cou de colliers d'argent et d'or. Mais brusquement les colliers se transformèrent en chaînes, et Diane se retrouva enfermée dans un monastère, entourée de gardiens armés. Elle pensait d'abord que les gardiens étaient là pour la protéger, puis elle comprit qu'ils étaient là pour la garder enfermée, et elle partit en courant dans la nuit ; s'agrippant aux rochers, elle descendit le long d'une montagne escarpée et réussit à se libérer, enfin. « Le plus fou », dit-elle maintenant, « c'est que j'ai fait ce rêve tout au début ».

Il y a un mois ou deux, je suis allée écouter Luc Brebion au Berkely Jewish Community Center, où il donnait une conférence sur les compositions de Rosenmann-Taub. La conférence faisait partie d'une série que Brebion intitule « Le moi esthétique : contemplations ». Il tient ces conférences le dimanche soir une fois tous les deux ou trois mois sans guère de publicité, et demande un droit d'entrée de 30\$.

Brebion était debout sur un podium en face de la salle, l'air inquiet ; c'était un homme d'une petite cinquantaine d'années avec une barbichette et des cheveux grassex châtain clair. Les lumières avaient été éteintes à l'ouverture de la séance, et la trentaine de personnes qui composaient l'audience étaient dans le noir, tandis que Brebion, lui, était éclairé par une lumière jaunâtre qui donnait à sa peau une teinte cireuse. Pendant un moment, l'assistance fut plongée dans un silence total. Puis une musique de piano emplit la pièce. Brebion souleva légèrement le menton et écoutait avec une sensibilité pénétrante. Ses lèvres tremblèrent un moment ; il ouvrait et refermait les yeux pendant que nous entendions la première de cinq nocturnes de David Rosenmann-Taub.

Nous avons écouté les cinq nocturnes à la file, sans aucune interruption. La

première était sombre, la deuxième agitée, la troisième massacrate, la quatrième enjouée. Lorsqu'elles furent terminées, Brebion entreprit de nous expliquer de quoi elles parlaient. La première brossait le tableau : le compositeur regarde le ciel nocturne à travers une fenêtre panoramique. Dans la deuxième, il appelle les étoiles, et l'étoile la plus lointaine lui dit : « Ne peux-tu pas me voir? ». Dans la troisième, le monde plonge à travers l'espace. Dans la quatrième, la nuit se moque de lui. Dans la cinquième, il réalise que l'existence est une étoile filante. « Réécoutons les nocturnes en gardant ces images à l'esprit », dit Brebion.

Nous les avons réécoutés, et cette fois Brebion accompagnait chaque mesure musicale de textes pour les interpréter. « La nuit se moque de moi. Touchez une étoile, essayez seulement, dit la nuit. » Puis nous avons écouté les nocturnes de nouveau. Quelque part au milieu de la troisième séquence, un fusible sauta et la musique se tut. Brebion regarda l'homme chargé de la sonorisation avec désapprobation pendant que celui-ci tripatait les fils sans le moindre succès. La lumière finit par revenir, et des personnes hétéroclites s'agglutinèrent autour de l'équipement, branchant et débranchant ceci et cela. Pendant que je les regardais, une femme avec des courts cheveux blonds s'approcha de moi et me demanda si j'avais déjà assisté à des conférences de Brebion. « Ce genre de chose ne se produit jamais », me dit-elle alors que je répondais par la négative. « Généralement c'est très élaboré, c'est presque une expérience artistique, sans aucune pause ».

Je lui posai quelques questions sur les sessions, et elle me dit que Rosenmann-Taub était un « génie » capable de dire « si l'art était vraiment de l'art ». Elle était peintre elle-même, poursuivit-elle, et il l'avait aidée avec ses aquarelles. Elle travaillait avec lui depuis huit ans environ.

« Il n'y a pas beaucoup de personnes pour faire ce que vous avez fait », dit-elle. « Venir assister à quelque chose comme ça juste après en avoir entendu parler. Les gens sont tellement étroits d'esprit, même à Berkeley. »

« Vous voulez dire que ses idées ne sont pas très conventionnelles, alors ? » lui demandai-je.

« Ah oui, pas conventionnelles du tout. Anti-conventionnelles. »

« Est-ce qu'il se trouve ici ? », je laissai mon regard errer dans la pièce.

Elle prit un air énigmatique, c'était comme si une porte se fermait. « Il sort rarement en public », dit-elle. « Il vit en ermite ». Et avec ça notre conversation était apparemment close.

Rosenmann Taub, le "poète" chilien, naturalisé américain grâce à Kathy

En 1976, le reporter d'un journal chilien rendit visite à Rosenmann-Taub qui vivait à Santiago à l'époque. Il repartit intrigué par cet homme dont il disait qu'il était « tellement incroyable qu'il paraissait avoir été inventé ». Cloîtré dans une maison

totallement privée de lumière naturelle, le poète était absorbé par l'écriture de commentaires sur sa propre littérature, une tâche qui avait transformé son dernier livre d'une soixantaine de pages, *El Cielo En La Fuente*, en un ouvrage de quelques 350 pages. Pendant qu'il continuait à scribouiller, il était servi par une femme nommée Maria Mancia Sancho, une ancienne psychothérapeute qui avait « tout quitté » pour lui servir de secrétaire, et qui lui confia que le poète était « l'homme le plus merveilleux qu'elle avait jamais connu ».

Rosenmann-Taub est né au Chili de parents polonais, et semble avoir rencontré un succès modeste dans sa jeunesse en publiant à l'âge de 21 ans le premier de ses quatre livres de poèmes, *Cortejo Y Epinicio*. Le livre fut prisé pour sa complexité formelle et son sujet mystique, mais le poète ne devint jamais particulièrement renommé au Chili. Comment il est devenu le chouchou d'un petit groupe de psychothérapeutes américains est une sorte de mystère. Au moment où l'article vit le jour, Rosenmann-Taub donnait déjà des conférences à New York, « pour les cercles de réflexion les plus sophistiqués » **avec Claudio Naranjo comme traducteur**. « Certains le considèrent comme un génie », observait le journaliste, « d'autres comme un charlatan. Mais on ne peut pas le quitter en se disant simplement que c'est un homme intéressant ».

A ses débuts, Rosenmann-Taub ne venait en ville que pour quelques semaines d'affilé, et Speeth et Brebion encourageaient leurs clients à aller se faire lire les lignes de la main pendant qu'il était là. Puis, en 1983, Rosenmann-Taub et Speeth se sont mariés, peut-être dans le but de lui permettre de devenir citoyen américain. (Ils ont divorcé cinq ans plus tard). Au bout d'un an environ, Rosenmann-Taub déménagea pour s'installer à Berkeley. On demanda à Diane d'aider à lui trouver une maison suffisamment grande pour contenir ses livres, il y en avait deux semi-remorques. La maison devait être équipée de barres d'acier spécialement solides, car Rosenmann-Taub craignait d'être volé ; il prétendait qu'un intendant chilien lui avait volé trente ans de production littéraire et que la peine que cela avait causé à sa mère l'avait tuée. « Il laissait entendre qu'il était d'une telle luminosité que les forces du mal et des ténèbres le poursuivaient en permanence, et que des feux s'enflammaient spontanément là où le mal essayait de rentrer », se souvient Diane.

La maison où loge Rosenmann-Taub se trouve au McGee street à Berkeley. C'est une maison couleur crème dont la structure est en stuc, et qui aurait besoin d'un bon coup de peinture. Son signe distinctif principal ce sont les barres qui couvrent la moindre ouverture, et le panneau de mise en garde à l'attention des solliciteurs. C'est ici que les patients de Speeth et Brebion avaient reçu l'instruction de déposer **200\$ tous les mois, qu'ils rencontrent Rosenmann-Taub ou non**. On leur disait également de tenir un **journal détaillé de leurs actes et de leurs pensées** et de le transmettre en même temps. Selon l'estimation de Max, il y avait entre 40 et 50 personnes qui délivraient régulièrement des lettres et de l'argent à l'époque où lui-même quitta le groupe en 1994.

Lorsqu'il désirait voir un membre du groupe Rosenmann-Taub le lui faisait savoir. En plus de lire dans leurs mains et de les informer sur leur avancement spirituel, il faisait parfois avec eux des **exercices magiques**. Il leur disait par exemple de

fermer les yeux, et lorsqu'il leur touchait les mains ou le front, ils voyaient des couleurs. « Je lui disais alors parfois: « Vous savez, les couleurs je ne les vois pas beaucoup», se souvient Mary. « Et il répondait : Effectivement vous ne les voyez pas parce que ce serait dangereux pour vous de beaucoup les voir. Il y avait toujours un tas de mic-mac ».

Malgré cela, les chercheurs laissaient leurs doutes de côté, persuadés que les thérapeutes qui leur avaient dit tant de vérités sur eux-mêmes seraient incapables de les confier à quelqu'un de malhonnête. « J'avais vraiment confiance en Kathy », dit Max. « Je croyais en ce qu'elle faisait. J'aurais donné ma vie pour elle. Mais elle disait : Tu sais, je n'enseigne qu'à un niveau de maternelle. **Le vrai professeur, c'est David.** Si bien qu'il y avait une sorte de glissement de Kathy vers David. » Il se souvint d'une fois où ils étaient en route pour une des lectures de poésie de Rosenmann-Taub. Chemin faisant, Speeth se tourna brusquement vers lui en disant : « Tu sais, David, c'est Jésus Christ». Max aurait voulu lui demander ce qu'elle entendait par là, mais quelque chose l'arrêta et il garda le silence.

Max ! Max !

Max faisait désormais partie du cercle intime de Rosenmann-Taub. Le poète l'appela parfois ainsi que d'autres membres de confiance du groupe, pour leur dire de s'allonger sur leur lit en fermant les yeux à une heure fixée par avance, ce qui permettrait à Rosenmann-Taub de faire quelque chose de spécial pour eux. Il parlait de faits mystérieux – une pâle luminosité venant d'un appareil électrique sans ampoule, des machines qui ne fonctionnaient pas normalement en sa présence, des appareils à enregistrer qui s'arrêtaient mystérieusement tout seuls pendant les séances où il lisait dans les mains. Le monde, disait-il, était un endroit funeste. Les seules personnes de confiance étaient celles du groupe, car elles étaient les seules à être assez conscientes pour tenir en échec leur côté obscur.

« Il y a un sentiment de supériorité », dit Max. « Nous faisons partie de ce groupe secret, **nous possédons ces connaissances secrètes, – incantations, sortilèges et réunions-. Cinquante personnes élues** qui travaillent avec l'avatar de la connaissance, lequel possède ces pouvoirs particuliers. Mon vieux, tu pars droit vers le sommet, et le sommet c'est l'illumination. »

Max avait l'impression que tout allait pour le mieux. Il progressait intellectuellement, émotionnellement et spirituellement, et il était tombé amoureux d'une femme du groupe, qui l'aimait aussi. Puis un jour Rosenmann-Taub demanda à le voir. Max ne devait plus voir sa petite amie, dit-il, parce qu'il serait préférable pour la femme de fréquenter un autre homme du groupe qui s'intéressait aussi à elle. Max n'était pas certain de vouloir céder, mais la femme, si, et le lendemain leur relation était terminée. « J'ai essayé de lui parler, mais elle n'a rien voulu dire », dit-il. « Personne ne voulait en parler. Il n'y avait aucun recours. Si bien que je me suis tu, mais dans le fond de mes tripes je sentais que c'était injuste. »

Une des choses qui vous retenait dans le groupe était évidemment que tout ce que Rosenmann-Taub disait pendant les séances devait être tenu secret. Le travail était mystérieux, dangereux, imprévisible, et il se disait que chuchoter le moindre mot

critique pourrait nuire à Rosenmann-Taub. « La peur faisait intimement partie du tout, c'était comme un poisson qui nage dans l'eau », me dit un des anciens membres. « Et le problème avec la peur c'est qu'elle est forcément contagieuse ».

Désormais Rosenmann-Taub tenait fermement les manettes. Lorsqu'il s'étendait avec lyrisme sur la quête de la connaissance de soi lors de ses conférences, la déférence de l'assistance et le charisme de l'orateur faisait littéralement vibrer la salle. « L'Univers se connaît lui-même », leur disait-il. « Il fonctionne. Il fonctionne parfaitement bien... Et le cœur sait ce qu'il fait, et le sang sait ce qu'il fait, et le cerveau sait ce qu'il fait. Si bien que nous pouvons savoir qui nous sommes... Lorsque nous voulons nous connaître nous-même, la première lumière, la première étincelle, est de reconnaître que nous sommes la même chose que le tout—que nous sommes un cosmos. »

Il disait aux personnes du groupe **quels livres ils devaient lire, quelle musique écouter, quoi manger et comment se comporter au lit**. Il disait à certains d'avoir des aventures, à d'autres de garder le célibat. D'après certains membres masculins du groupe, il célébrait avec eux une cérémonie sexuelle qui leur enseignerait, selon lui, leur véritable vocation.

Max se rappelle qu'on lui avait dit de se rendre chez Rosenmann-Taub, en prenant au préalable une douche et en emportant un mouchoir blanc. Il se déshabilla, ne gardant que son slip, s'allongea et ferma les yeux. L'instant d'après, il sentit la main de Rosenmann-Taub sur son pénis en train de le masturber vigoureusement. Lorsqu'il éjacula, Rosenmann-Taub saisit le sperme dans le mouchoir et le regarda avec attention, «comme s'il lisait dans des feuilles de thé », dit Max. Il lui disait ensuite de cacher le mouchoir dans un endroit où il ne serait jamais déplacé ou touché, sans quoi les informations qu'il contenait seraient perdues.

La réforme de la pensée. Comment elle s'installe

Ce que tous me disent aujourd'hui – Max, Diane, Mary et les autres que j'ai interrogés – est qu'à ce stade **ils avaient perdu la capacité de faire la différence entre ce qui était acceptable ou pas**. « Une des choses qu'il faut garder à l'esprit est qu'il ne s'agissait pas juste d'un groupe au hasard », remarque Diane. « Presque tous sont venus parce leurs familles ne fonctionnaient pas bien et qu'ils cherchaient des conseils. Il ne s'agissait pas de gens qui avaient eu une vie extra, et qui brusquement avaient perdu leur travail. L'estime de soi était déjà un peu érodée, les systèmes de croyance étaient toujours un peu incertains, et les normes un peu floues. Moi, j'ai toujours ressenti l'envie, le besoin, d'avoir une famille. Alors on trouve du conseil et ce qui ressemble à une famille, une famille merveilleuse ».

Tout cela rend les gens des communautés thérapeutiques comme celle-ci particulièrement vulnérables à ce qu'on appelle la « réforme de la pensée » dans la littérature sur les sectes, c. à d. **un remodelage subtil et graduel de la compréhension du monde**.

John Winer, un avocat spécialisé en fautes professionnelles dans le domaine

psychique, l'exprime ainsi : « Si le patient est encouragé à se comporter comme un enfant, il est réellement comme un enfant – un enfant avec un parent abusif-. La plupart des patients qui ont été abusés par des thérapeutes avaient été abusés lorsqu'ils étaient enfants. Ils ont perdu leur capacité à reconnaître une situation abusive. Ils sont des cibles toutes trouvées.

Des experts en sectes telles Margaret Singer et Janya Lalich ont étudié des douzaines de sectes dites « psychothérapeutiques » avec un nombre de membres variant de quinze à quatre cents. Elles sont arrivées à la conclusion que **ce qui distingue ces sectes de groupes thérapeutiques légitimes** n'est pas le contenu de la doctrine, mais jusqu'à quel degré les patients sont contrôlés et exploités. Ceci dit, **la tradition de secret et de strict contrôle autoritaire des groupes Gurdjieff semble les rendre particulièrement propices à des abus de type sectaire.**

Même Speeth a fait la remarque que certains groupes Gurdjieff « n'ont pas été au-dessus du phénomène sectaire de violence légitimée, de coercition et d'exploitation sexuelle ».

Le problème vient en partie de ce que dans ce domaine, les idées conventionnelles de comment se comporter sont hors sujet par nature. Il s'agissait d'une voie ésotérique, –non-conventionnelle, *anti-conventionnelle*. Diane se souvient de Brebion montrant à ses patients le film « L'aventure de Poséidon », où seuls ceux qui savaient fonctionner la tête en bas arrivaient à éviter le naufrage. « C'est ainsi que David nous disait de faire », explique-t-elle. « C'est une inversion totale des valeurs traditionnelles. Mais dès que tu acceptes de regarder les choses d'une manière non-conventionnelle tu renonces aux manières conventionnelles de critiquer ». Au fil du temps, Rosenmann-Taub repoussait continuellement les limites de l'acceptable. Si vous acceptez les directives sur quoi manger et quand prendre un bain, semblait-il dire, si vous acceptez le mouchoir blanc et la perte de votre amant, existe-t-il quoi que ce soit que vous n'accepteriez pas ?

Lyle et Terry (fille de Mary) et leurs deux fils Michael et Joe

Peu après avoir joint le groupe, Mary présenta l'un des membres, Lyle, à sa fille Terry, et peu après les deux entamèrent une liaison. Rapidement, Terry se retrouva elle aussi en thérapie avec Speeth. Elle venait de traverser un douloureux divorce et avait deux fils en bas âge, mais elle dit que la thérapie avec Speeth l'aida à dépasser tant son propre divorce que celui de ses parents. Par la suite Terry et Lyle se marièrent et partirent vivre dans l'Illinois, mais ils continuèrent à se sentir proches de Speeth et de Rosenmann-Taub, et traversèrent le pays en avion au moins une fois par mois pour consulter le voyant, - gagnant en même temps, comme Terry le dit en blaguant, une quantité de « miles » dans l'opération.

Rosenmann-Taub n'avait pas la même vision de Terry qu'elle-même. Elle s'était toujours considérée comme quelqu'un de calme et de facile à impressionner –« mielleuse » selon sa propre expression – mais Rosenmann-Taub lui disait qu'elle était raisonneuse et destructive, et qu'elle devait apprendre à maîtriser sa colère. À

condition de suivre ses instructions, il lui promettait de devenir belle et érotique, tout allait s'améliorer chez elle, disait-il, même son sens du goût. « Je suis vraiment heureux d'avoir pu voir vos mains maintenant », lui dit-il à la fin de la première séance. « Car sans cette information votre vie serait devenue horrible. Maintenant vous possédez l'outil pour la rendre parfaite –plus que parfaite ».

Terry suivait toutes les directives de Rosenmann-Taub. Elle lui écrivait des lettres où elle racontait non seulement tout sur elle-même, mais également sur son mari, ses fils et ses parents. Elle lui envoyait de l'argent, 250\$ tous les mois, prenait des bains de cinq minutes, évitait de prendre le soleil, buvait du jus d'orange exclusivement le matin avant de faire pipi. Elle faisait des exercices avec les bras et les jambes, lisait «un seul livre mince » en simultanément avec son mari (Rosenmann-Taub avait suggéré un livre de Sigrid Undset), faisait un traitement d'acupuncture contre sa colère, et modifia même la manière dont elle et son mari faisaient l'amour. Mais il fallait toujours en faire plus. Une fois Rosenmann-Taub lui dit qu'il lui avait rendu visite par télépathie, et qu'il était écoeuré par ce qu'il avait vu.

Ensuite Rosenmann-Taub commença à s'intéresser aux fils de Terry, et étendait désormais ses directives à eux. Il fallait imposer un silence absolu lorsque la famille se déplaçait en voiture, dit-il. (Terry se rappelle avoir tenté de faire appliquer cette règle lors de la fête d'anniversaire d'un de ses fils, et avoir finalement pressé les cinq garçons de neuf ans dans la voiture par la porte arrière du minibus, car là le bruit pouvait au moins être étouffé.)

Lorsque Michael, l'aîné, eut de mauvais résultats scolaires, Rosenmann-Taub dit à Terry qu'elle devait l'envoyer en pension s'il n'améliorait pas ses notes. Si un des garçons l'insultait, dit-il, elle devait refuser de lui parler pendant une année. Et tout ordre qu'elle leur donnerait, continua-t-il, ne devait être répété que deux fois. S'ils désobéissaient la troisième fois, elle devait les gifler à travers le visage. Ensuite elle devait leur dire, « Tu m'a forcé de te frapper. C'est affreux. Ne recommence jamais. Ne me fais pas souffrir ».

Terry suivit quelques-unes des directives, mais elle avait le sentiment que rien de ce que faisaient ses garçons ne plaisait à Rosenmann-Taub. Même lorsque les notes de Michael s'étaient améliorées, le voyant maintenant qu'il fallait l'envoyer en pension, et après quelque temps, Lyle qui avait aidé à éduquer les enfants depuis que le plus jeune avait trois ans, commençait à se montrer distant à leur égard. Il ne jouait plus avec eux de la même façon qu'autrefois, dit Terry, et une fois il dit que les garçons n'étaient gentils que lorsqu'ils désiraient obtenir quelque chose.

Puis Rosenmann-Taub voulut voir les garçons. Lors de son voyage suivant à Berkeley, Lyle emmena Michael avec lui.

Terry me raconta son histoire par téléphone et pendant une bonne partie de la conversation, elle avait été rigolarde, même si elle avait eu peur de rouvrir ces vieilles blessures. Mais en arrivant à la visite de Michael à Berkeley elle baissa le ton. Rosenmann-Taub lui avait dit ce qu'il allait faire à Michael. « Il disait qu'il allait le faire descendre de ses grands chevaux. Je n'avais tout simplement pas réfléchi à ce que ça signifiait réellement. J'ai vraiment honte de le dire. »

Michael n'a jamais raconté ce qu'il s'était passé durant la séance avec Rosenmann-Taub, mais Lyle lui dit que le rituel de masturbation n'avait pas eu lieu parce que Michael était trop jeune. Mais lorsque Joe, son cadet, revint de Berkeley le mois suivant, il annonça qu'il n'y retournerait pas si c'était pour être touché encore de cette manière-là. Par la suite, Terry lui demanda de mettre par écrit exactement ce qui s'était passé. « David avait dessiné des cercles autour de son corps avec les doigts », dit-elle. « Ensuite il avait fait la même chose sur son pénis. Et d'après ce qu'il écrivit dans la lettre, David avait fait autre chose à cet endroit-là ».

C'est à ce moment-là que Terry s'est souvenu de sa colère, cette colère qui allait la détruire d'après Rosenmann-Taub, et qu'elle avait tenue en échec à force d'acupuncture et de bains de cinq minutes. Elle montait lentement d'abord, par à-coups, comme les premiers pousses pâles d'un vin prodigieux, mais elle la rendait bavarde. Elle raconta ce qui s'était passé à sa mère, puis à une amie, et leurs réactions scandalisées la firent douter de la justesse de réaction de Lyle, qui prétendait que ce qui était arrivé à Joey n'était pas plus dramatique qu'une visite médicale. Terri dit que Lyle appela Speeth pour lui faire part de sa réaction, mais elle avait eu l'impression que la thérapeute était plus inquiète à l'idée que ça se sache, qu'elle ne s'inquiétait pour les enfants de Terry.

Mary et Terry sortent du groupe

Mary avait quitté le groupe à cette époque, et son départ était essentiellement dû à un conflit d'argent avec Speeth. Cette dernière lui avait demandé de lui servir d'agent immobilier lors de l'achat d'une maison, mais elle voulait ensuite que Mary lui reverse la commission de vente. Mary était d'autant plus contrariée que Speeth avait consacré une bonne partie de ses séances de thérapie à la difficulté de Mary à se défendre, ce qui permettait aux autres de l'exploiter financièrement. C'était comme si Speeth s'était servie des confidences de Mary en tant que patiente pour son propre profit – la Commission allait lui donner raison sur ce point par la suite – et comme Speeth et Rosenmann-Taub persistaient à vouloir lui soutirer de l'argent, elle avait décidé de clore la thérapie et quitter le groupe. « C'était comme une sensation physique », dit-elle maintenant, « je sentais physiquement que c'était fini, je ne reviendrai plus ».

Lorsque Terry revint en Californie pour voir Rosenmann-Taub, Mary la mit au courant. Elles étaient parties faire du shopping ensemble au Hilltop Mall, et Terry se souvient que l'histoire était sortie alors qu'elles étaient attablées devant leurs tasses au café du mail. C'était la première fois depuis des années qu'elles avaient parlé franchement de leurs expériences dans le groupe, et la colère de Terry se mit à bouillonner. « C'est ça qui m'a sauvé, pour finir », dit-elle.

Restait qu'il n'était pas facile de se libérer. Mary reçut une menace de mort, qu'elle pensait venue de quelqu'un du groupe. Et lors de la fête anniversaire de Rosenmann-Taub, occasion récurrente d'une grande réunion du groupe, le voyant fit une conférence à propos d'un adepte qui avait cessé de participer à son travail et qui avait fini par violer sa fille, – Terry avait le sentiment que l'histoire lui était

adressée pour l'avertir que quelque chose de terrible allait se produire si elle emboîtait le pas à sa mère.

De fait, quitter le groupe signifiait perdre presque tout ce qu'elle avait. Lyle demeurait ferme dans la foi, et à mesure que Terry s'éloignait du groupe, il s'éloignait d'elle. Elle était déchirée, mais elle espérait encore sauver son mariage. C'est pour cette raison, dit-elle, qu'elle capitula lorsque Lyle lui suggéra de signer une lettre qui disait qu'il ne s'était rien passé d'inconvenant entre Rosemann-Taub et les enfants, mais qu'elle avait inventé toute l'histoire. Le mariage prit fin de toute façon, avec une lutte haineuse à l'occasion du divorce qui laissa Terry sur la paille. Lyle n'a plus contacté les garçons depuis.

Pendant environ deux ans, Terry ne savait pas si elle survivrait à ses épreuves. Elle se rappelle être restée couchée par terre en position fœtale, presque aphone à force de pleurer. « J'ai perdu un système de croyance, un mari et un foyer », dit Terry, « j'ai perdu ma meilleure amie, - elle m'a dit qu'elle ne voulait plus me voir parce que j'avais blessé Kathy. Mais je me suis dit : Que je sois damnée si je les laisse m'avoir. Ils m'ont pris tout le reste, je ne leur laisserai pas mon âme ».

Terry et ses fils ont vu des conseillers, mais ils n'ont jamais vraiment parlé de ce qui était arrivé. « Pendant longtemps j'avais honte », dit-elle. « J'avais le sentiment d'avoir trahi mes fils. Je pensais les aider, pour découvrir finalement que je leur faisais du mal ». Les garçons vont bien maintenant, malgré le fait d'avoir traversé des périodes difficiles. Joey est au collège et Michael s'est tourné vers la religion fondamentaliste de son père pour devenir missionnaire. En ce qui concerne Terry, elle continue à se considérer comme profondément religieuse, mais ses désirs spirituels sont tempérés par une méfiance tenace envers tout groupe religieux constitué. « Je ne m'impliquerai plus totalement dans quoi que ce soit », dit-elle. « Je pense que c'est plus sain ».

Quelques autres ont également quitté le groupe, l'un après l'autre. Diane raconte qu'elle était partie alors que Rosenmann-Taub lui avait fait part de son désir de s'habiller en blouse blanche de docteur pour lui donner un bain : lorsqu'elle lui dit que cette suggestion lui paraissait étrange, il la jeta dehors. Elle tenta ensuite de raconter ce qui était arrivé à Brebion, qui répondit qu'il ne voulait pas en entendre parler, et à la fin de la séance suivante elle abandonna la thérapie. Elle souffrit le supplice ensuite, pleurant non seulement la trahison de Brebion mais aussi la blessure infligée à ses convictions religieuses. « C'était horrible », dit-elle aujourd'hui. « Je pouvais être en train de faire des courses à la supérette et brusquement me sentir terrassée de douleur, - au point de mourir, mourir de douleur spirituelle. Cela a duré environ deux ans ».

Le départ de Max

Max est parti le dernier. Il était dans le groupe depuis dix-neuf ans, mais trouvait de plus en plus difficile d'épouser la ferveur ambiante. Il laissait parfois tomber une conférence de Brebion et envoyait moins souvent des lettres à Rosenmann-Taub, mais il y avait toujours de nouvelles réunions auxquelles il aurait fallu assister : un

groupe artistique, un groupe d'écriture, un groupe de lecture, un groupe amical, et même un groupe pour discuter des doutes de certains quant la sagesse extra-lucide de Rosenmann-Taub. Le moindre désaccord entre des membres du groupe devait être arbitré par Rosemann-Taub, et les gens semblaient passer des journées entières à lui écrire des lettres et à remplir ses missions. Max se mit à remarquer que toutes les femmes du groupe étaient habillées en blanc, parce que Rosenmann-Taub avait dit une fois qu'il aimait les femmes en blanc, et en quittant une réunion les membres se mettaient au volant de voitures blanches. « J'ai vu que les gens devenaient de plus en plus impliqués », dit-il. « Et je me suis dit : Oah, ça ne paraît pas normal ».

Max se mit à avoir des migraines juste avant les réunions du groupe. Jusqu'à là il n'en avait jamais eu, mais maintenant ses maux de tête le mettaient sur les genoux. Il vomissait dans la cuvette des WC et se traînait jusqu'à son lit. Lors de la dernière réunion à laquelle il assista il avait une forte fièvre. Il se souvient avoir vu les aiguilles de l'horloge atteindre l'heure où la réunion devait s'arrêter, et le groupe qui continuait de parler, encore et encore, comme pour empêcher son départ, l'hypnotisant de leurs paroles. En se levant pour partir, il savait que c'était pour ne plus revenir. Il arriva à grand' peine à mobiliser assez d'énergie pour dire au revoir, et quand il le fit, personne ne répondit.

« Lorsque j'ai quitté », dit-il, c'était comme si j'étais mort. La rupture était totale. C'est une des raisons pour lesquelles j'étais resté, car je l'avais vu arriver à d'autres. Des personnes étaient venues et étaient reparties, et nous ne les mentionnions plus, comme s'ils n'étaient plus de ce monde. Si bien que je savais ce qui allait arriver lorsque je quitterai le groupe, mais je ne savais pas à quel point j'allais en être affecté. Je dois dire que j'en étais affecté au point d'avoir l'impression de faire une dépression nerveuse. Je me suis senti totalement seul et isolé. Des gens que je connaissais depuis les années 70, des gens que j'avais eus en thérapie, non seulement je ne les voyais plus, mais personne ne me téléphonait, personne ne me parlait ». Une fois il rencontra quelqu'un du groupe par hasard, qui lui dit : « Je savais que tu n'y arriverais pas. Tu n'avais pas ce qu'il fallait ».

Max s'est ensuite mis en chasse des autres « disparus ». Il appela Mary et Diane et quelques autres, et il prit contact avec des gens qu'il connaissait d'un autre groupe Gurdjieff qui était apparu à Berkeley à peu près au même moment que le groupe de Speeth et qui avait eu des résultats désastreux comparables. C'était stimulant de pouvoir enfin parler en toute honnêteté. Rosemann-Taub avait eu raison de dire que des conversations négatives pouvaient lui faire du mal ; plus ils comparaient leurs notes, plus leur foi dans ses pouvoirs diminuait. « Il est un manipulateur de première et un charlatan de première », dit Max aujourd'hui. « Je me fous de savoir s'il a des pouvoirs ; il les utilise mal ».

Un bon avocat pour de bons arrangements avec le Comité

Parmi les anciens du groupe, certains avaient envoyé des plaintes au Comité de Psychologie dès 1989. Lorsque la commission trouva un arrangement avec Brebion, Speeth et Christian huit ans plus tard, ils avaient cessé d'espérer en un résultat. Le

Comité de Psychologie jugea les trois psychologues coupables de « grosses négligences dans leur pratique de la psychologie » en citant une variété de violations de l'éthique, parmi lesquelles les journées de travail, le flou dans les limites entre psychologue et patient, le fait de se référer à Rosenmann-Taub et l'utilisation des déclarations du voyant lors des thérapies. Les représentants du Comité étaient clairement scandalisés par ce qu'ils avaient appris. Ils qualifièrent les lectures des lignes de la main de « charlatanisme » et firent remarquer que les psychothérapeutes « avaient donné un lustre d'autorité injustifié aux incantations absurdes de Rosenmann ». Malgré la tonalité de l'accusation de la commission, deux des trois psychologues sont encore en exercice. Selon les termes d'un accord conclu l'été dernier, Speeth abandonna volontairement son droit d'exercer, tandis que Brebion et Christian sont en sursis en attendant d'avoir repassé la partie orale de l'examen de licence de l'Etat et terminé leurs cours d'éthique en psychologie.

Les trois psychologues étaient représentés par Penny Cooper, qui a la réputation d'être le meilleur avocat d'affaires criminelles de l'Etat. De bons avocats obtiennent des bons arrangements pour leurs clients, et vu la sévérité des charges, je doute que Speeth, Brebion et Christian se soient plaints du résultat. Christian a passé son examen et continue à pratiquer dans son cabinet à Lafayette, son "Maximum Potential Project", son programme de conseil pour mauvais élèves et leurs parents, compte entre neuf et douze étudiants ces temps-ci. Speeth a déménagé pour Chapel Hill en Caroline du Nord, mais elle continue à prodiguer des stages dans la région de San Francisco. Novembre dernier elle dirigeait **un atelier à Esalen** intitulé « Grace Under Pressure », un sujet qu'elle avait sans aucun doute eu largement l'occasion de méditer. Aucun des trois psychologues ni Rosenmann-Taub n'ont répondu à mes demandes d'interviews.

Si la plupart des anciens membres du groupe ont le sentiment d'avoir obtenu au moins partiellement justice avec les mesures disciplinaires infligées aux psychologues, Parker, elle, ne se sent pas apaisée. Elle trouve la punition trop légère, et elle a écrit des lettres à la commission de psychologie, au Procureur général, à l'American Psychological Association et même aux représentants de l'Etat et du Congrès pour demander que soient prises des mesures plus sérieuses. « Pour autant que je sache, le Dr. Christian ne s'est jamais excusé auprès d'aucun de ses patients à ce jour, pas plus qu'il n'a reconnu avoir mal traité ou nui à un de ses clients dans ses soins professionnels », écrivit-elle au Comité de Psychologie l'année dernière. « Si le Dr Christian n'est pas conscient de sa mauvaise conduite professionnelle, comment les consommateurs peuvent-ils se sentir assurés que des faits similaires ne vont pas se reproduire ? »

Il semble effectivement incroyable que Christian et Brebion continuent à avoir le droit d'exercer, mais telle est la nature des accords judiciaires (les « plea bargains »). Le Comité de Psychologie de Californie a renforcé sa division de mise en application ces dernières années, ce qui lui a valu la réputation d'être parmi les Commissions les plus offensives de la nation. Malgré cela les révocations définitives de licence sont inhabituelles. « Selon ma propre expérience, les mesures disciplinaires sont assez légères et plutôt rares tant qu'il n'y a pas eu d'abus sexuel », dit John Winer, avocat spécialiste de fautes professionnelles dans le domaine

psychologique.

Rien n'a changé

La triste vérité est que la malfaisance psychologique est très difficile à extirper », dit Winer ; les victimes sont souvent déstabilisées émotionnellement, elles connaissent rarement les règles que les thérapeutes sont censés suivre. Même quand elles réalisent que quelque chose ne va pas, elles sont parfois trop traumatisées par les actes du thérapeute pour en informer les autorités. « J'aimerais trouver un moyen pour mieux contrôler les thérapeutes », dit-il. « De fait, ils ne sont contrôlés qu'une fois, au moment où on leur donne leur licence. Mais pour qu'une thérapie puisse marcher il faut de l'intimité, et de la confiance ».

Parker, elle, aimerait voir Christian perdre sa licence, tandis que les autres se bornent à espérer que la décision de la commission serve de sonnette d'alarme, sinon pour les psychologues eux-mêmes, au moins pour leurs patients. « Je m'inquiète pour des gens qui ont été mes amis pendant dix-neuf ans et qui sont encore dans l'exaltation du groupe », dit Max. « Je me demande comment ils vont ». Pour autant que l'on sache, Rosemann-Taub n'a nullement été répudié. Brebion donne toujours ses lectures sur ses compositions, et lorsque j'y ai assisté en octobre – trois mois après l'action disciplinaire – Christian était dans la salle. Neuf autres thérapeutes de la région sont également disciples et certains d'entre eux ont envoyé des patients chez Rosenmann-Taub, selon les anciens membres du groupe que j'ai interviewés. « C'est une honte », dit Mary. « Même après toute cette histoire, ils mettent toujours David en avant. Si bien que de plus en plus de personnes vont être endommagées ».

L'automne dernier j'ai fait passer un entrefilet dans les annonces classées de l'Express, demandant à parler avec des gens qui auraient travaillé avec Speeth, Brebion, Christian ou Rosenmann-Taub, dans l'espoir de pouvoir corroborer ce que j'avais entendu des autres. J'ai eu deux réponses. La première était une femme que j'appellerai Laura. Elle était allée se faire lire les lignes de la main par Rosenmann-Taub quelques semaines avant sur le conseil d'une amie du groupe. Le rituel était assez semblable à celui qu'avait connu Parker – le jeûne, les tours sur soi-même – toutes choses utilisables pour induire une transe, a-t-elle remarqué. Mais elle avait écouté avec attention, en faisant taire la partie d'elle-même qui se demandait où commençait le théâtre et où finissait l'hypnose, car on lui avait dit qu'il ne se trompait jamais et que le rencontrer c'était comme avoir « une audience avec Dieu ». Mais les dieux, même les vrais, ne sont pas forcément bienveillants. En suivant les instructions de Rosenmann-Taub, dit-elle, elle avait blessé quelqu'un qui lui était proche, d'une manière irrémédiable qu'elle n'avait pas la force de décrire. « J'ai fait quelque chose que j'ai intensément regretté » me dit-elle, « quelque chose que je regretterai jusqu'à la fin de mes jours ».

Le deuxième appel venait d'une femme qui avait été patiente de Speeth, et par elle de Rosenmann-Taub, presque dix ans plus tôt. Nous nous sommes rencontrées à Halloween, ce qui était bien choisi, disait-elle en riant, puisque c'était l'occasion d'exorciser quelques vieux fantômes. Son histoire était tragique, comme celle de

Laura – elle avait été profondément blessée et cruellement effrayée, et pendant un temps elle avait même perdu les esprits. Elle avait passé la journée à penser à cette expérience. Pendant qu'elle me lisait ce qu'elle avait écrit dans son journal ce matin-là, j'avais le sentiment qu'elle cherchait un endroit en elle-même où trouver le repos, un endroit qui n'acceptait pas ce qui était arrivé mais qui le comprenait, un endroit où elle pouvait même trouver de la compassion pour ceux qui avaient abusé de sa confiance. Vers la fin de notre conversation, elle sortit une photo de Speeth qu'elle avait gardée avec d'autres souvenirs de l'époque. « Je rêvais tellement souvent de Kathy », me dit-elle au moment où je la lui rendais. « Ces derniers mois, j'ai rêvé que nous avions fait la paix. Je ne sais pas si c'est vrai, si c'est de la télépathie. Ou si c'est seulement moi qui ai fait la paix avec elle ».